

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Salut frérot

Bernadette Ferreira



Number 78, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3447ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Ferreira, B. (2004). Salut frérot. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (78), 77–84.

### Salut frérot

Bernadette Ferreira

**F**aut pas m'en vouloir, mais maintenant que t'es plus là, c'est mieux pour moi. Faudrait pas dire des choses comme ça, mais c'est ça que je sens. Oui, bien sûr, je sais bien que maman te pleure beaucoup, souvent en cachette de moi, pourtant je lui dis « vas-y pleure, t'as le droit tu sais, je comprends que c'est vraiment douloureux ». Je lui tends les bras, elle vient s'y réfugier, je la console et quand elle lève ses yeux tout délavés par les larmes, je vois bien qu'enfin elle m'aime un peu, parce que moi, je suis toujours là et même si je ne suis pas toi, que pour elle je ne serai toujours que sa fille et que c'est pas pareil, je me dis que j'ai maintenant quand même une petite place dans sa vie.

Faut dire que tu ne m'as vraiment pas fait de cadeau, hein frérot ? À toujours te voir être le plus fort, le meilleur, le fils bien-aimé, l'homme de la maison, un jour j'ai plus voulu me battre. Que je fasse quelque chose ou que je ne fasse rien, c'était jamais aussi bien que si c'était venu de toi. Jamais. Ça fatigue de toujours devoir prouver qu'on vaut au moins un regard, une petite attention, bref, qu'on est quelqu'un.

Ça fatigue beaucoup parce qu'on sait pas comment faire ni que faire. Ça va jamais. En plus, on devient bête, j'avais tellement envie d'avoir ma part d'amour que j'ai voulu te ressembler, je m'habillais comme un homme, je fumais des gauloises sans filtre et je suis devenue une minable peintre en bâtiment.

Dans le froid de l'hiver, sur les chantiers, les mains dans l'eau glacée pour nettoyer les pinceaux, je me faisais chamberer à longueur de journée par les mâles attentionnés qui étaient mes collègues. Tu veux que je te dise, frérot, tu m'as vraiment gonflée !

Par la suite, je me suis aperçue que c'était pas la peine de persévérer dans cette voie, même avec un langage de charretier, je ne serai jamais un homme.

J'ai laissé pousser mes cheveux, j'ai minci et j'ai continué à me ronger les ongles en te regardant grandir avec l'assurance d'un bourgeois qui ne dévie jamais du droit chemin. Maman ne me parlait pas de toi, c'était pire, j'avais droit à un chapelet de louanges, t'étais tellement travailleur, tellement conforme à ses rêves, un bon petit garçon.

Certes, tu avais ton caractère, pas facile, tu entrais dans de longs silences qui mettaient maman en transe.

L'inquiétude à ton sujet lui coupait l'appétit, elle m'en faisait part au téléphone comme si j'étais une voisine amie, elle n'en dormait plus, notre chère maman. La chair de sa chair se murait et c'était comme si une partie d'elle se mourait.

Puis un jour, personne ne savait pourquoi, tu redevais le petit ange, le grand amour, le fils idéal, et tout était pardonné. J'enrageais dans mon coin et je prenais bien soin de n'en rien montrer. Surtout pas de faux pas, pas un mot, sinon encore une fois il aurait fallu que j'entreprenne l'ascension du monolithe familial. Faut toujours réparer la faute ; si je la voyais pas, il suffisait d'un « ça m'étonne pas de toi » pour qu'aussitôt j'en rajoute. J'envoyais des bouquets de fleurs, je n'oubliais jamais un anniversaire, j'en faisais des choses, toi pas. Ce n'était pas nécessaire, hein frerot ? t'étais bien au chaud sur ton piédestal, surtout pas la peine de te déranger.



La vie a continué, j'ai grandi, t'as vieilli. T'es devenu amer, un brin tyrannique, tu entrais dans des colères terribles. Tu te déchaînais et tu hurlais des insanités qui laissaient ton entourage complètement terrorisé. Ta femme, tes enfants se défendaient en fermant leur gueule et en ravalant les peurs que tu engendrerais. Ta mère te grondait d'une voix implorante, alors tu lui faisais les yeux doux et tu daignais lui donner de vagues explications.

C'était la fatigue, les soucis d'argent, c'était la vie quoi. Fallait bien les mater, eux, les enfants, la femme qui vivaient comme des parasites pendant que toi, brave bougre, tu t'échinais du matin au soir pour les nourrir. Maman te croyait ; mieux, à peine prononçais-tu quelques excuses confuses que déjà t'étais absous. J'assistais de temps à autre à ces scènes familiales comme à une scène de cinéma. Je bouillais et je me taisais, moi aussi. La psychologie à la petite semaine que j'avais feuilletée du bout des doigts m'aidait à ne pas craquer devant tant d'injustices. C'est bien tu sais, fréro ? les théories psychologiques, ça a du bon. C'est simple, t'as un truc qui va pas bien, tu trouves une explication, un peu comme une recette de cuisine, te voilà rassurée et tu remballes ta rage.

T'évites pas les maux de tête, les vomissements, les coups de blues, mais là, c'est du domaine du psychosomatique, tu sais pas très bien comment ça fonctionne, mais une fois que c'est catalogué, le mal de vivre, tu peux le classer. Enfin, c'est cette manière-là que j'ai prise pour pas être engloutie par ta présence névrosée. Du moins, pendant un temps.

Après, j'ai pris le large ou du moins j'ai fait semblant. Je ne te voyais plus, je t'apercevais, on échangeait trois mots, jamais plus, juste un peu de politesse. On n'avait vraiment rien à se dire, hein fréro ? Ou peut-être que je me trompe, on avait vraiment beaucoup de choses à se raconter... mais t'avais pas trouvé la manière, moi non plus. Là, au moins, il y avait accord entre nous deux.

Du coup, la situation est devenue très claire. T'es devenu le chef de famille incontesté. Tu régnaï sur ton monde comme une petite frappe dans un quartier de banlieue. Rien ne se décidait sans toi, rien ne bougeait sans ton accord. Quand tu arrivais, à peine osait-on te demander si la journée avait été bonne. On t'obéïssait avant même que tu donnes un ordre. Tu entraï et tout de suite surgissait le petit verre avec l'apéro, et on se levait de sa chaise pour te laisser la place, quand je dis on, je veux dire maman. Elle te plaignait, là, ici même au coin du feu, c'est vrai que malgré tes cent kilos, quand tu te posais avec cet air abattu,

on avait envie de devenir tout petit, un peu comme pour se faire pardonner toute cette responsabilité qui pesait sur ton dos. Tu savais t'y prendre, hein frerot ? T'avais l'art, toi, de te faire aimer !

Ta petite famille, elle te donnait plus de fil à retordre, elle jouait la carte de la passivité, c'est plus dur à combattre.

Ce qui me surprenait le plus, c'étaient tes rapports avec les autres, ceux du dehors, les étrangers. Le nombre d'hommes qui t'entouraient, qui te sollicitaient, qui te cherchaient. Des comme toi, bien gras, à la face rougeaude, des hommes de la terre, qui savent eux ce qu'est la vraie vie. T'arrivais chez toi avec quatre ou cinq gars, sans prévenir, tu demandais qu'on prépare un repas, si possible copieux, et évidemment fallait que ce soit prêt dans le quart d'heure qui suivait. Ton épouse bougonnait entre ses dents, tes filles s'affairaient en silence avec de petits rires remplis de sous-entendus. De temps à autre, tu aboyais « plus vite et que ça saute » et tous tes compagnons s'esclaffaient devant tant d'autorité. Ton fils se ralliait à vous, jouant les gros bras, c'était ta fierté. Il s'appliquait comme un imbécile à t'imiter, jusqu'à roter à table comme toi. Vous ne mangiez pas, non, vous bouffiez, vous ne dégustiez pas un bon vin, non, vous vous enivriez.

Le grand jeu, celui qui vous faisait rire à en pisser dans vos culottes, c'était de prendre pour cible un des vôtres, si possible le plus niais, et de le faire boire, boire encore et encore jusqu'à ce qu'il roule sous la table.

Tout le monde riait, les femmes aussi, ça ferait de bons souvenirs pour plus tard. Je te le répète, frerot, t'avais la façon pour te faire apprécier, respecter et devenir inoubliable. D'ailleurs, je te rassure, quand il m'arrive de rencontrer au hasard de la vie tes amis, c'est avec des larmes plein les yeux qu'ils t'évoquent. Ça me fait tout drôle de les voir chialer, je savais pas, moi, que ça pouvait pleurer ces êtres-là ! T'étais tellement gentil, tellement serviable, tellement ci et tellement ça. Tu vois, même encore, tu m'encombres !

□

J'évitais de me trouver dans les parages. J'avais fui ton monde. Le fossé se creusait au point de devenir un abîme d'incompréhension. Maman, elle, commentait ces grandes fiestas comme si ces rassemblements dont elle ne recevait que des bribes la confortaient dans l'amour aveugle qu'elle te portait.

Que je ne m'avise pas de faire des commentaires désobligeants, après tout c'était ta vie et ça ne me regardait pas, c'est ainsi qu'elle concluait quand parfois je laissais échapper un bout de rancœur en forme de boutade. Je me le tenais pour dit et je repartais loin de chez toi, de chez vous avec une amertume sur le bord des lèvres.

Décidément, je devais être masochiste pour revenir régulièrement en ces lieux où je n'étais qu'à demi la bienvenue. Pourtant, je veillais toujours à paraître la bonne fille. Je m'habillais correctement, j'apportais toujours de la ville des choses rares et dispendieuses. J'évitais soigneusement de dire ce que je pensais, ce que je vivais. Je me tenais à carreau. Mais rien n'y faisait, c'était jamais assez. Tu la connais, frérot, l'histoire de la brebis galeuse ?

C'était plus fort que tout, impossible de vous envoyer balader. Rompre quoi ? Rompre avec qui ? Que je sois là ou pas, ça n'avait pas d'importance, vous continuiez vos petites affaires. Si je voulais garder un lien, ben j'avais qu'à me bouger ! C'était mon problème et pas le vôtre. Sacré frérot, comme je t'enviais ! comme ça doit être bon de savoir que, quoi qu'on fasse, on sera toujours aimé !

J'étais une affamée d'amour, maintenant, je peux te le dire, si t'entends pas, c'est pas grave, moi, ça me soulage, si tu entends, je m'en moque, tu peux pas me répondre. J'ai fait des voyages de pseudo-amour avec des amants de passage. En veux-tu, en voilà. Faire les cent coups à toute vitesse. Je cherchais désespérément un peu d'amour et, comme je n'en connaissais pas le goût, je ne le trouvais jamais. Oh ! excuse-moi, j'oublie encore que rien de ce qui me concerne ne t'intéresse !

Je revenais vous voir et, chaque fois, j'avalais une grande dose d'indifférence et de mépris. Il aurait fallu, pour me faire accepter, que je sois employée à la poste, mariée à un brave type avec une

ribambelle d'enfants, mais j'avais pris allégrement le sens interdit de la vie. Maman me le disait « t'es vraiment pas comme les autres ». Ces simples paroles résumaient tout.

J'ai pas encore bien compris, mais, un jour, je me suis lassée de vous. Je suis allée voir une docteure de l'âme et je me suis soignée. Le mal d'amour, c'était ma maladie. Pendant ma convalescence, je me suis gardée de tout contact avec vous. Maman a paru surprise au téléphone, elle m'a même demandé quand je reviendrais. J'ai répondu que je ne savais pas, que je n'avais pas le temps. De toi, jamais un signe, jamais un mot, jamais un appel.



J'ai encore grandi, tu as encore vieilli, la fois où nous nous sommes revus, tu as essayé de me parler d'autre chose que du mauvais temps qui avait sévi dans la région depuis deux mois. Prise au dépourvue, extrêmement gênée par ton intérêt soudain, j'ai esquivé toutes tes questions.

Ta femme et tes enfants sont apparus juste à ce moment-là pour soi-disant avoir de mes nouvelles. Leur mauvaise foi était tellement flagrante que j'ai prétexté un travail à faire pour maman et je suis partie pendant quelques heures.

Enterrées vivantes dans ce trou, au fin fond de cette campagne triste comme un dimanche pluvieux, mon arrivée était toujours l'objet d'une curiosité malsaine. Elles partageaient en chœur ce rejet que tu avais manifesté à mon égard. Bêtement, sans chercher à comprendre. Juste parce que c'était comme ça.

J'ai trouvé cette fois-là que tu avais un petit peu changé. T'avais l'air de me regarder autrement. Non plus comme si j'étais une cousine lointaine que tu voyais tous les dix ans pour un enterrement, mais plutôt comme si tout à coup tu réalisais que j'étais ta sœur. Tu m'as invitée pour ton anniversaire et j'ai dit oui. Ton invitation a fait plaisir à maman, pour te remercier, elle t'a donné des sous pour ta fête.

Je ne vais pas te faire croire que je me suis amusée ce jour-là. Je peux même te certifier que j'ai eu la confirmation que nos

choix étaient tellement différents qu'il n'y aurait jamais de partage. Il était trop tard pour se retrouver. C'est bizarre, hein frérot, la vie ? Ce constat ne m'a pas affligée. T'as fait ton numéro de pitre, tes invités t'ont offert de beaux cadeaux, c'était un bel anniversaire. Tout le monde est reparti en se promettant de se revoir bientôt. T'as remarqué que beaucoup de tes vieux amis ont eu l'air étonné de savoir que j'existais ?



On ne s'y attendait pas, mais un jour, toi, l'homme fort, le puissant, t'es tombé malade. Au début, on ne s'est pas alarmés, comme t'avais des idées indéracinables, t'as refusé de voir un médecin. Être malade, pour toi, c'était pas un truc d'hommes. Y a que les femmes et les mômes qui se font soigner, z'ont que ça à foutre, tu claironnais bien haut. T'étais encore gaillard, tu pouvais encore fanfaronner. Il n'était pas question qu'on te conseille quoi que ce soit, tu n'en tenais pas compte. T'as maigri, tu étais fatigué. T'as même arrêté de boire. Et avec quel acharnement tu continuais à travailler comme si de rien n'était. Là, je t'admire, ta force de déni était remarquable. Sauf que t'avais oublié, pauvre idiot, que tu n'étais qu'un homme et pas un dieu vivant.

À bout de forces, un jour, tu as vu un médecin, son ordonnance qui te prescrivait des analyses médicales, tu l'as brûlée. Par amour pour maman qui t'a supplié, tu as accepté de prendre les médicaments. Tu avalais la boîte entière en riant et en traitant les toubibs de charlatans. Maman perdait pied devant tant de supériorité imbécile. Elle m'appelait au secours « t'es intelligente toi, dis-lui, toi, qu'il faut qu'il se soigne ». Je savais bien que c'était peine perdue. J'ai même pas essayé. Je garde le souvenir de cet instant de joie qui m'a traversée à la suite de cet appel. Enfin, elle me reconnaissait un peu !

Fallait que tu deviennes un être faible pour que je puisse exister. Depuis toujours, je te criais « pousse-toi un peu pour que je puisse avoir une place ». T'as jamais rien voulu entendre.





C'est à l'hôpital que je t'ai revu. T'étais plus le même homme. Toute ta superbe avait fondu. Ça m'a fait de la peine. C'était comme si de te voir là, si démuni, si fragile, je sentais toutes les barrières s'effondrer, et qu'enfin j'entrevois la fenêtre de ton cœur. Pauvre cœur gorgé d'alcool, d'abus et d'excès de toutes sortes qui n'en pouvait plus de te supporter. Maman pleurerait et passait ses journées à prier. Elle espérait un miracle. Il ne s'est pas produit.

T'es mort. Maman, elle si croyante, en a perdu la foi. Elle a essayé de te survivre. Je n'ai plus à la consoler, elle t'a suivie à peine quelques mois après ta disparition.

Maintenant, je vais sur vos tombes, j'y mets des chrysanthèmes et je t'engueule encore certaines fois, t'aurais pu attendre un peu avant de mourir. J'aurais tant aimé t'aimer, frerot!

### Numéros à venir

Vous avez encore le temps de nous faire parvenir des nouvelles pour les numéros à venir. La date de tombée pour « Partir » est fixée au 1<sup>er</sup> décembre 2004 et celle pour « Listes » est fixée au 1<sup>er</sup> mars 2005.

Veuillez mentionner sur l'enveloppe le thème pour lequel vous soumettez votre nouvelle.